

CONSEILS SUR L'ÉDUCATION
donnés par mère Marie-Eugénie de Jésus, en 1842,
aux premières Religieuses de l'Assomption
(Pour voir le texte annoté, voir Textes Fondateurs, volume 1)

J'écrirai d'abord pour vous, mes chères filles, et rien que pour vous ; quitte à en tirer ensuite tout ce que nous y trouverons de bon à montrer. J'ai besoin de me mettre à l'aise en commençant, et de faire ce que vous me demandez sur l'éducation avec autant de confiance qu'un Noviciat. C'est de tous les sujets le plus difficile à bien traiter. Je suis, comme vous savez, ignorante de ce qui a été écrit par Mme de Lambert, Mme Necker, Mme de Rémusat, Aimé Martin ¹⁸², et plusieurs autres dont les ouvrages devront être un jour l'objet de notre sérieuse attention. Nous aurons à les examiner ensemble pour voir ce que nous pouvons en tirer, pour juger leurs principes et leurs moyens selon la règle infaillible de la morale catholique, et enfin pour comparer leurs aperçus avec les nôtres : car l'expérience a dû leur donner des vérités d'observation auxquelles il ne faut sans doute pas croire aveuglément, vu qu'ici-bas chacun observe selon ses systèmes, mais dont il faut cependant tenir compte. Je n'ai donc sur ce sujet ni l'instruction, ni l'expérience qui seraient nécessaires pour en bien parler : mais, mes chères filles, ce qui lève toute difficulté, c'est que je ne le fais que pour accomplir un devoir. Vous savez combien je crois fermement que Dieu donne à tous les êtres ce dont ils ont besoin pour accomplir leur devoir. Il n'y a pas de mère si incapable qui ne pût, si son cœur était droit, donner à sa fille ce que Dieu veut que la fille reçoive. Et si quelqu'une de vous était, comme je m'y attends, tentée de me dénier cette proposition, je lui dirais de mesurer, en dehors, poussé jusqu'au mépris de soi ; c'est-à-dire, mes chères filles, égoïsme et dévouement, voilà tout le mystère, tout le principe du bien et du mal dans les choses d'ici-bas. Qu'est-ce en effet que Notre Seigneur est venu faire en ce monde, sinon y accomplir pour son Père et pour nous l'œuvre d'un dévouement que nul intérêt propre ne peut expliquer ; et cette Croix qu'il a portée et qui est la dernière expression de l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'au plus entier mépris de soi, il en a fait la base de notre foi, le sceau qui rend nos œuvres dignes de la vie éternelle, l'unique signe de notre salut. Il est venu en enseigner le mystère, c'est-à-dire, combattre l'égoïsme dans toutes ses recherches, à tel point que sous l'empire de sa foi, l'égoïsme lui-même a été obligé de se rendre dévoué pour garder quelque espoir d'atteindre un jour la plénitude de son propre bonheur. Or, mes filles, en vous chargeant de l'enfance, c'est la mission de Jésus-Christ que vous voulez continuer. Épouses du Sauveur, vous vous êtes données à lui pour n'avoir plus de pensées, de volontés, ni de sentiments que les siens : ce qu'il a voulu, vous devez le vouloir, ce qu'il a aimé, vous devez le chercher, et vous devez haïr tout ce qui a été en opposition avec lui. Jésus, qui n'habite plus sur cette terre que sous une forme en quelque sorte passive, vous a choisies pour se manifester en vous : et si je pouvais trouver des paroles pour exprimer le mystère qui fait l'âme religieuse, je ne craindrais pas de m'arrêter encore à vous faire contempler et adorer cette ravissante harmonie que l'Époux a voulu mettre entre sa vie Eucharistique et la nôtre, quand il nous demande comme il fait chaque jour de nous rendre passives entre ses mains à l'égal de ce qu'il est entre les mains du prêtre, afin que n'ayant plus de vie pour nos goûts naturels, nous laissions se développer en nous sans obstacle ce principe de vie divine que Jésus-Christ nous donne dans la communion, [Il vient à nous] sous une forme morte, dont la vie cachée n'attend que notre consentement pour se développer en notre cœur d'une façon mystérieuse et sainte. De telle sorte que si nous répondions à la plénitude de notre vocation, un second mystère de foi opérerait en nous, et tandis que cette hostie qui semble être dans la mort serait toute notre vie, nous qui semblons être vivantes, nous serions vraiment mortes, par l'indifférence où nous serions de tout ce qui se rapporte à notre moi. C'est là ce que saint Paul

exprimait en demandant que la vie de Jésus se manifestât dans notre chair mortelle ou mieux encore dans ce mot que nos Constitutions nous donnent pour règle : “ Ce n’est pas moi qui vis, c’est Jésus Christ qui vit en moi.” Ne croyez pas, mes chères filles, que je sorte de mon sujet en vous disant ces choses : elles indiquent précisément l’esprit dans lequel vous devez vous porter à l’éducation de l’enfance. Là, plus qu’ailleurs, vu que les conséquences sont plus graves et qu’une simple erreur pourrait rendre coupable, il faut renoncer à sa propre sagesse et à ses propres idées, et bien plus encore, vous le comprenez sans peine, à ses propres intérêts, à ses sentiments, à tout ce qui vient du moi et à tout ce qui y retourne. Il faut agir en représentant de Jésus-Christ, faire et dire ce qu’il aurait dit et ce qu’il aurait fait, vouloir ce qu’il a voulu, entrer dans ses desseins et porter nos regards humains là où son regard divin se fût arrêté. Que croyez-vous donc que Jésus-Christ ait désiré par-dessus toutes choses pour les hommes qu’il instruisait. Certes, mes filles, vous le savez, car vous avez entrepris de le lui donner, et d’accomplir sa volonté de bon plaisir. Il a désiré de les voir dévoués à Dieu et aux hommes comme il l’était lui-même, il s’est efforcé de les embraser de l’amour divin de la vertu et d’un grand zèle pour sa parole ; il s’est réjoui quand il leur a trouvé une grande foi et surtout une grande charité : enfin ceux qu’il a appelés ses amis et ses frères, ce sont ceux qui sont entrés sans réserve dans la divine cité, où comme on le disait à la prise d’habit de Sr.

Marie-Gonzague, les lois de Dieu, la charité, la justice, la vérité, régissent seules les âmes et sont préférées mille fois à tous les instincts, à tous les besoins mêmes de la nature.

Voilà donc, mes filles, notre but suprême. Vous seriez indignes du saint habit que vous portez et du nom que l’on vous donne, si vous pouviez jamais vous contenter de combattre des défauts extérieurs], de donner des habitudes de piété également extérieures] de préserver une jeune fille du mal tant qu’elle serait entre vos mains, de la plier aux apparences et aux idées d’une société plus chrétienne de nom que de fait, d’écarter d’elle enfin tout ce qui pourrait vous attirer le blâme, et de lui donner cette enveloppe souple et insignifiante que le monde et la famille même préfèrent trop souvent à la franchise d’un caractère plus généreux.

Mais il faut expliquer ici chacune de mes paroles. Quand je dis que ces formules ne sont pas votre but, je ne dis pas que vous deviez les dédaigner, je dis seulement que vous devez les faire ressortir des vertus réelles que ces formules représentent. Quand je dis que la famille s’en contente trop souvent, je ne veux point parler de la famille que la jeune fille fonde elle-même en devenant mère ; pour cette famille-là, elle ne saurait avoir assez de qualités sérieuses, et les habitudes factices y sont bientôt à court ; mais je sais que la famille qui vous l’aura confiée préférera souvent les défauts qui peuvent faciliter un mariage aux vertus qui en assurent le bonheur et qu’elle ne sera peut-être pas fâchée de trouver dans une enfant une précoce sagesse d’égoïsme pour calculer sans erreurs et surtout sans générosité toutes les chances d’ambition et de vanité de son établissement dans le monde. J’aurai lieu de revenir sur ce point, et je vous dirai franchement tout ce que j’en sais ; mais croyez-moi en attendant, j’ai l’expérience positive de ce que je vous dis. Quand il s’agit de former un cœur dévoué au bien, généreusement chrétien, mort à soi, les enseignements de la famille n’y mettent pas moins d’obstacles que l’égoïsme naturel. Plût à Dieu que ces enseignements n’en missent pas même aux vertus les plus indispensables chez une femme.

Mais vous, mes filles, en prenant des entrailles de mère pour ces enfants qui ne recevront peut-être jamais que de vous la vie chrétienne, vous ne serez pas de ces mères de chair et de sang, vous vous appellerez que vous êtes Épouses de Jésus-Christ, que vous ne pouvez pas servir le monde en même temps que lui, et que c’est sa doctrine, sa sagesse et sa vérité seules que vous avez à imprimer dans les âmes. Certes, mes filles, s’il m’était permis en mon néant de me servir des paroles que Sainte. Tère se adressait aux Carmélites, et que je susse que vous dussiez jamais vous rendre complices de tous ces calculs auxquels on n’a pas honte de former l’âme d’une chrétienne, tout ce que cette grande sainte demandait à Dieu d’envoyer à ses sœurs le jour où elle abandonnerait la pauvreté, je le demanderais pour vous le jour où vous

abandonneriez la sainteté des enseignements de Jésus-Christ pour le savoir-faire de l'habileté mondaine. Ne croyez pas que j'attaque un fantôme en vous prévenant si fortement contre ce danger : j'ai mes raisons pour vous assurer qu'il n'y a presque point de familles où toutes les formes de l'égoïsme ne soient réduites en enseignement pour les filles. Vous savez ce père qui écrivait à une enfant de quinze ans que les apparences étaient tout pour une femme ; et cela comme une leçon de morale pour l'engager à remplir quelques devoirs religieux. Mais laissons les familles incrédules, quoique la bonne apparence de votre maison eût pu vous amener l'enfant dont je parle, et qu'après tout, ce soient bien les élèves que je vous désirerais le plus, parce que ce sont elles qui en ont le plus besoin. Mais partout et chez les catholiques mêmes, vous verrez encore que les femmes croient être dans les familles pour en assurer la fortune, presque jamais l'honneur et la droiture. Elles que le ciel avait faites éducatrices du monde, elles se font calculatrices d'intérêts, leur ambition pour leurs filles est passée en proverbe, et ce penchant à l'économie domestique, qui faisait dire à Sainte Chantal que les femmes étaient mesquines, n'étant dirigé en elles par aucune idée sérieuse, elles le reportent jusque dans les affaires de l'ordre le plus élevé, si leur rang ou les caprices de la fortune leur permettent jamais de s'en mêler. Et c'est à l'appui de cela que je vous ai dit quelquefois de chercher un grand caractère de notre histoire moderne qui n'ait trouvé dans son intérieur un obstacle au désintéressement. Je reviendrai sur ce point, je vous dirai sans réserve tout ce que je sais, afin que ma triste expérience du monde vous soit au moins utile. Mais croyez-moi en attendant. Me voilà loin de ce que je voulais vous dire. La trop grande estime des biens et des honneurs de la terre est toujours à redouter, même dans l'éducation de celles qui doivent apprendre à en avoir un soin raisonnable ; mais il semble que ce n'est pas de vous qu'on devrait craindre ce défaut. Croyez que l'âme religieuse y est pourtant exposée aussi et que pour avoir cessé de les posséder, elle ne cesse pas toujours de les estimer d'une estime secrète qu'elle se cache à elle-même, mais qui se trahit dans le jugement qu'elle porte des positions diverses de ses élèves. Pour nous, mes filles, j'espère que nous ne le ferons pas, notre règle demande de nous un entier esprit de pauvreté, et nous avons été fondées dans un grand dénuement des moyens humains de succès afin que nous fussions toujours des filles de foi, que nous ne missions jamais notre joie dans les prospérités de ce monde, ni pour nous ni pour les autres, mais qu'amoureuses de la beauté des âmes, nous ayions pour suprême ambition d'élever au moins quelques-unes de nos élèves au-dessus d'elles-mêmes, de leurs défauts et des défauts de leurs familles pour les faire entrer dans les desseins de Jésus-Christ. J'ai si peu de suite dans ce que je dis que vous ne vous étonnez pas de me voir revenir à une chose sur laquelle je ne voudrais pas être mal comprise.

Quoiqu'en vous demandant ce que Jésus-Christ désirait par-dessus tout trouver dans les âmes, j'ai dit que vous le saviez parce que vous deviez être de ceux qui satisfont à tous ses desirs, je suis loin de penser qu'il faille être religieuse comme vous pour le faire. Dieu a ses desseins divers sur les âmes, ce qui est à désirer c'est que chacun les accomplisse. En soi notre état est plus parfait, mais pour ceux-là seulement qui y sont appelés, on peut du reste être plus parfait ailleurs. Le dernier but de vos efforts ce n'est donc pas de faire des âmes

Religieuses : car ce choix doit être laissé à Dieu et ne dépend que de lui ; c'est encore moins de sanctifier les âmes par les pratiques qui vous sanctifient vous-mêmes, car ces pratiques dépendent de votre état et ne vous sanctifient que parce qu'elles sont pour vous un accomplissement de la volonté de Dieu, une chose placée dans l'ordre de vos devoirs, mais c'est, je le redis encore, de tirer le plus possible les âmes de leur égoïsme naturel pour les dévouer sans réserve à l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est-à-dire à tout ce qui est bon, saint et généreux, à tous les devoirs grands et petits, à tout ce que l'amour de la vertu commande. Je vous dirai même, quelles que soient les apparences de vocation religieuse, n'élevez jamais une jeune fille dans cette pensée seule, préparez-la toujours à des devoirs différents, parlez-lui le même langage qu'aux autres, enseignez-lui ce qu'elle n'aurait même

besoin de savoir que dans la vie du monde ; car d'un côté, les femmes ne sont pas précisément invariables, et vous, vous pourriez bien juger de sa vocation par le désir que vous en auriez, ce que je voudrais pourtant bien qui ne fût pas, afin que les marques d'élection divine fussent seules consultées par vous dans les conseils que vous pourriez être appelées à donner, de même qu'elles doivent l'être dans les réceptions du chapitre, à l'exclusion de tout sentiment humain ; [d']un autre côté, en admettant que Dieu se soit vraiment réservé l'enfant en qui vous auriez cru remarquer les signes de vocation(s) religieuse(s), en admettant qu'elle soit fidèle et qu'elle arrive à porter le voile sacré, vous lui aurez encore rendu service en lui faisant emporter dans le cloître l'idée réelle du rôle pénible et difficile que la femme chrétienne a à remplir dans le monde. C'était la pensée dont Sainte Térèse se servait pour exciter la ferveur de ses filles en leur demandant si elles ne feraient pas au moins pour le Seigneur du Ciel et de la terre devenu leur Époux, ce qu'une honnête femme ferait pour son mari. Et croyez qu'en profitant de la piété d'une enfant pour lui donner la simplicité de cœur et d'esprit, la douceur, la bienveillance, la bonté, l'égalité de caractère, la patience, la modestie, l'habitude de se soumettre et de se sacrifier aux autres autant qu'une vie vraiment chrétienne le demande en mille circonstances, vous l'aurez assez préparée aux vertus que la vie religieuse aura à développer en elle.

Vis-à-vis des enfants, vous devez à votre vocation plus de respect que de prosélytisme. Parlez leur un peu, mais toujours de manière à en donner la haute estime que vous devez en avoir vous-mêmes. Je voudrais que l'enfant pût honorer votre habit comme un mystérieux sceau du Christ dont vous êtes pour elles l'image. Mon Dieu que cela est grand, et pour inspirer ce sentiment de foi, que ne faudrait-il pas en gravité, en douceur, en oubli de soi, en fidélité à agir toujours par le mouvement de notre divin Époux ?

Gardons-nous de parler légèrement de nos devoirs les plus petits et peut-être plus encore de les cacher d'une manière enfantine ; ce que nous avons de pratiques opposées aux habitudes du monde, il ne faut pas le montrer ; mais si on l'aperçoit, il faut, non s'en défendre, non se montrer déconcerté, mais l'expliquer d'une manière si grave et si chrétienne que la fille la plus légère n'ait pas plus le droit d'en rire que des humiliations mêmes de Jésus-Christ Et ceci, je le dis encore plus pour elles que pour nous. Cet honneur, cet amour sérieux que nous devons porter aux moindres points de notre règle si nous avons l'esprit qu'elle demande sont une grande leçon pour l'enfant, dans ce temps surtout où l'on cherche vainement dans les familles la sainte gravité qui donne aux rapports intimes autant de douceur et de gaieté véritable que de convenance et de dignité.

Disons donc sans crainte que nous faisons ces choses parce que Jésus-Christ les a faites, et que ce devoir, que le monde ne partage pas avec nous, ne vient que de notre union plus étroite avec le Sauveur : et quand même on paraîtrait rire au moment, ne doutons pas de l'impression sérieuse que produira notre respect pour un devoir si bas en apparence, notre fidélité à l'accomplir, notre simplicité à l'expliquer sans détours et à en accepter en toute indifférence le ridicule apparent. C'est une chose difficile que d'être comme Religieuses ce qu'on doit être vis-à-vis de l'enfant. Je vous dirai sur cela une pensée qui m'a quelquefois donné de grands désirs d'être meilleure : c'est qu'il arrive qu'on juge Jésus-Christ Notre-Seigneur sur ce que sont les siens. La vie d'un saint prêtre convertit les âmes et vous savez au contraire que rien n'a éloigné les peuples de Jésus-Christ comme les temps où tous les ordres de l'Église n'ont pas été dignes de la sainteté du chef. Employez donc quelquefois votre oraison à vous demander ce que vous désirez que l'enfant pense du Sauveur, puis tâchez de ne pas lui faire trouver un piège dans l'espèce de relation que votre vocation établit à ses yeux entre vous et Jésus Christ C'est d'après cette pensée que je n'aime pas qu'il y ait une intimité trop familière entre les enfants et leurs maîtresses, même lorsque les enfants grandissent ; j'aurai à revenir là-dessus pour traiter la question de la manière dont l'autorité doit se produire et se modifier selon les caractères et les âges. Je me bornerai maintenant à vous dire qu'à raison de notre vie

Religieuse, je voudrais, alors même que nous ne serions pas maîtresses de l'enfant, et qu'il n'aurait d'autres rapports avec nous que ceux d'une confiance personnelle dont on doit lui faciliter les épanchements en beaucoup d'occasions lorsque la Supérieure n'y trouve pas d'inconvénients, je ne voudrais pas qu'il se mît entre lui et nous aucune égalité, mais que nous restassions mères par la grâce de Jésus-Christ et dominant pour ainsi dire ce jeune esprit par la vérité, le calme, la sagesse, la lumière que nous devons puiser en Jésus-Christ pour l'y faire participer en l'éclairant doucement sur tout ce dont il nous parlera. Ah ; mes chères filles, il est pour nous un écueil plus grand que tous les autres et dont j'ose à peine parler, tant je ne voudrais le faire qu'avec des paroles propres à vous persuader. Savez-vous ce qui est le plus important, le plus difficile et ce qui ne nous sera donné ni par l'étude, ni par l'intelligence, mais seulement par la perfection de l'esprit religieux ? C'est une unité parfaite dans notre manière avec l'enfant, je vous vois bien au premier abord accepter cette nécessité en thèse générale, mais arrivons au détail, n'est-il pas vrai que chacune d'entre vous aura sur ce point ses idées, ses dispositions naturelles, et gué difficilement elle ira au-delà ? L'une se rappellera une sévérité qui l'aura blessée dans son enfance, parce qu'elle était dépourvue de ce qui encourage, et si on la charge de jeunes enfants, et qu'on lui dise, comme j'avoue que je le dirais, qu'il faut avec eux une autorité ferme qui les habitue à l'obéissance, et qui donne à leur esprit des habitudes fortes au lieu que trop d'indulgence amollit, croyez-vous qu'elle ne se fiera pas plus à sa propre et bien étroite expérience, qu'à l'esprit que l'on aurait résolu de donner à l'enseignement de la maison ? Une autre croira que l'on ne peut obtenir l'obéissance qu'avec des manières presque dures ; une autre sera portée à prendre pitié du désordre des enfants, de leurs défauts et de leur négligence sur tout autre point que celui des études, elle ne trouvera pas qu'on doive exiger la discipline extérieure avec tant d'exactitude. Pourtant, mes filles, en admettant qu'elles eussent toutes raison, ce qui serait difficile, puisqu'elles auraient toutes un avis différent, il vaudrait mieux pour l'éducation adopter une manière plus mauvaise que toutes celles-là, mais qui fût uniforme dans toutes les maîtresses.

C'est là, mes chères filles, le bien de l'obéissance dans les maisons d'éducation religieuse ; c'est qu'en renonçant à sa volonté, en croyant à l'autorité, à la règle, aux usages de la maison plus qu'à ses propres idées, on obtient cette unité si désirable. Une bonne Religieuse, qui désire par-dessus tout agir selon la volonté de Notre-Seigneur dans les plus petites choses, n'a plus d'attachement à la sienne : elle craint plutôt de rentrer en elle et pour trouver Jésus-Christ, elle s'attache avec joie à l'esprit de la maison afin de quitter le sien propre. Demandez à Dieu, mes chères filles, qu'il vous donne cette disposition, vous en avez plus besoin que d'aucune autre, et tout ce que je pourrais vous dire ne servirait à rien sans cela.

Deux raisons pourront encore vous y aider : c'est que d'abord l'éducation demande une connaissance plus grande encore de la vie à laquelle l'enfant est destiné que de l'enfant même. Il faut savoir ce qui l'attend, ce qu'il aura à faire, afin de se rendre compte de l'inconvénient futur de telles et telles choses qui paraissent dans le moment présent de peu de valeur : il faut donc connaître le monde, et le connaître même par ses méchants côtés, connaissance que, Dieu soit loué, vous n'avez guère, mais dont l'absence doit vous faire craindre de heurter contre la pierre, où vous ne voyez que des fleurs. En second lieu, la responsabilité de conscience d'une maison d'éducation tombe sur ceux qui la dirigent, c'est-à-dire, chez vous, sur les supérieurs tant qu'on suit leur impulsion. C'est donc à eux à se faire éclairer par tous les conseils que leur position leur permet de prendre, à tout prévoir, à veiller à tout, car ils ont une véritable [charge] ¹⁸⁷ d'âmes à cet égard, et vous devez vous fier que Dieu ne permettra [pas] que vous choisissiez de si mauvaises mères qu'elles puissent être indifférentes à un devoir si grave, ou négligentes dans tout ce qui peut les aider à le bien accomplir.

Mais si vous, qui n'en avez pas reçu charge de Dieu, voulez la prendre en dirigeant par vos propres lumières ce qui ne vous était confié que pour le faire dans l'ordre de l'obéissance, je

dois vous dire que vous devenez seules responsables, et que sans être aussi bien placées que les Supérieures pour tout voir et pour tout ordonner, sans en avoir mission, et par conséquent sans que Dieu vous en assure la grâce, vous aurez à répondre et du mal que vous pourrez faire et du bien que vous ne ferez pas, et des usages que vous introduirez et de ceux qui s'introduiront par suite, et enfin de la disparité qui existera entre vos élèves et celles des autres maîtresses, disparité qui empêchera peut-être plus de bien à elle seule que les idées les plus justes n'en sauraient produire. Notre règle nous dit assez le moyen de faire tourner à l'avantage du pensionnat les lumières que Dieu pourrait nous donner dans l'exercice de nos charges, les idées justes que nous pourrions avoir sur les mesures prises ou à prendre, si ces lumières, si ces idées viennent de Dieu, il nous suffira d'avoir fait tranquillement les avertissements nécessaires pour qu'il les fasse accepter, avertissements que nous pouvons faire à la Supérieure aussi souvent que nous voulons, soit directement, soit indirectement. Ce serait un signe que notre propre esprit en est la source, si nous ne pouvions attendre en paix que nos opinions soient adoptées, si nous ne pouvions supporter qu'on les rejette, ni nous plier à en suivre d'autres ; et alors ces lumières prétendues que Dieu n'aurait pu bénir, que pourrions-nous en attendre dans la pratique ?

Voilà une grande digression, quoique ce soit de choses nécessaires. Il me semble que je vous avais parlé avant du désir ardent que nous devons porter dans l'éducation de nos élèves, de former parmi elles au moins quelques âmes fortes, dignes de Jésus-Christ, quelques enfants de la cité divine où l'amour de Dieu est poussé jusqu'au mépris de soi. Mais ne trouvez-vous pas triste que je n'ose l'espérer que de quelques-unes ? c'est qu'il ne faut pas nous faire illusion, nous ne l'obtiendrons jamais de toutes. Ce dévouement généreux, ce zèle sacré pour la vertu, ce centuple de la parole divine, Notre-Seigneur lui-même ne l'a obtenu que d'un petit nombre d'âmes. Si notre éducation commençait avec le berceau, si nous pouvions ce que la mère la plus soigneuse ne peut pas, si notre parole, notre exemple frappaient seuls l'intelligence de l'enfant, je ne sais s'il ne pourrait encore tourner son imprescriptible liberté contre le bien et contre nous, le jour où il aurait à choisir avec une pleine lumière entre le sacrifice de soi et le sacrifice des autres à soi. Cette hypothèse d'ailleurs que je n'ai pas assez de lumières pour résoudre, est impossible pour nous. On nous donnera l'enfant déjà élevé, déjà intelligent de choses plus souvent mauvaises que bonnes, déjà égoïste, déjà enraciné, amolli dans ses habitudes : tout ce que nous pourrons, ce sera de lui dire la vérité comme Jésus a fait autrefois, de lui en montrer la pratique, de tâcher de l'y soumettre par la crainte et par l'amour, de flétrir à ses yeux tout l'égoïsme de son propre cœur, de ne jamais lui permettre de s'y livrer impunément, puis de prier Dieu afin que cette jeune âme s'incline et se soumette au joug du bien. Vous trouverez des caractères si vaniteux, si faibles, si violents, si portés à de bas défauts, que vous serez tentées de vous en décourager. Pourtant, mes filles, je voudrais que devant ces obstacles mêmes, vous ne perdissiez jamais ni la foi, créatures, et cette âme alors peut à peine concevoir que d'autres aient quelque peine à la sainte charité. Cette disposition est peut-être un des dons les plus précieux que l'Époux puisse faire avant de se donner lui-même, et je crois que de toutes les joies de ces premières fiançailles, c'est celle qui se retrouve le plus entièrement dans l'âme sainte dont l'union avec Jésus-Christ est en quelque sorte consommée ; mais elle s'y retrouve alors avec une pureté et une force qu'elle n'avait pas d'abord. Car, s'il faut vous dire toute ma pensée, encore que j'estime ces sentiments plus qu'aucune autre douceur spirituelle, je ne crois pas qu'ils durent beaucoup davantage, et je crois que tant qu'ils sont si doux, ils ne sont pas sans beaucoup d'imperfection. C'est-à-dire qu'une maîtresse qui sent son cœur ému pour chacune de ses élèves ne sera pourtant pas toujours égale dans le partage qu'elle leur fera de son affection ; elle sera trop préoccupée des uns, trop faible en certaines choses. Elle aura peine à souffrir qu'on y remédie par une sévérité qui ne sera pas la sienne, elle entrera dans les petites plaintes de l'enfant, elle perdra la courageuse prévoyance du dur apprentissage de la vie qu'il faut pourtant bien lui faire faire,

elle prolongera des vaines causeries, se plaira un peu à des caresses qui peut-être ne feront que du mal (à l'enfant) ; elle sera vivement blessée d'une marque de froideur, voudra obtenir quelque chose pour l'amour d'elle-même, que sais-je, mille autres défauts dont les suites peuvent être graves et qui sont autant de taches dans sa charité. Que si j'ose dire que l'on puisse tant gâter une chose si bonne que ces sentiments de charité, celles qui les ont ne doivent pourtant pas s'effrayer car d'abord je juge d'après moi, et elles ne sont sans doute pas si mauvaises ; puis elles peuvent facilement en se méfiant d'elles-mêmes et en priant beaucoup Notre-Seigneur recueillir le fruit de cette grâce de suavité qu'elles ont reçue, sans tomber dans les inconvénients que j'ai dits et dans beaucoup d'autres qui ne s'ensuivent que trop souvent, puisqu'un amour mal ordonné pour ses élèves a fait manquer plus d'une religieuse à l'amour supérieur qu'elle devait à ses sœurs, à sa Mère, oui, même à Notre Seigneur C'est la vue de ces défauts qui a porté quelques personnes spirituelles à regarder ces affectueux sentiments comme purement humains, en quoi j'avoue que je n'ai jamais pu être de leur avis, parce que à mon sens, la nature est toujours exclusive et ne se porte que vers peu de personnes, tandis qu'il n'y a que la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'agrandisse à mesure qu'elle s'épanche sur un plus grand nombre d'âmes. Au reste, comme nous nous y mêlons, et qu'il est rare d'avoir le cœur assez pur pour ne pas souiller ce qui même vient en son fond de Jésus-Christ, il me semble que la grande règle sur ce sujet comme en la plupart des choses spirituelles est de profiter avec action de grâce de tout ce qui dans nos sentiments peut nous aider à accomplir nos devoirs, et de laisser écouler le reste, sans garder d'attache qu'à la loi de Dieu qui, selon un Père, je crois, Saint. Augustin, n'est autre chose que l'ordre parfait dans l'amour et ce qui répond à la parole de l'Épouse : *Ordinavit in me caritatem.*

Je parle ici selon l'esprit de notre règle qui, vous le savez, est bien plus la suavité que la sévérité ; et du reste vous avez déjà pu éprouver, mes chères Sœurs, que cette invincible douceur qui nous est demandée a bien aussi ses sacrifices. Car, il faut l'avouer, dès que nous avons à souffrir, dès que Jésus-Christ pénétrant plus avant en nos cœurs, nous fait un peu sentir le poids de sa Croix, nos suavités disparaissent pour faire place à des amertumes qui nous font quelquefois trouver un supplice dans les moindres rapports avec le prochain. C'est alors, mes filles, que naît et que s'agrandit la véritable chanté, celle qui a vaincu pour nous toutes les angoisses du Calvaire, celle de Jésus-Christ crucifié dont, suivant les paroles de notre profession, nous devons avoir accepté la science en même temps que nous avons reçu le signe pour le porter sur notre cœur. (*Pone, soror carissima, hunc signum crucis super cor tuum, et accipiens scientiam caritatis Christi disce hodie te illi in omnibus conformare qui pro te se totum in sacrificium obtulit.*) Soit donc, mes chères filles, que vous vous trouviez toujours étrangères aux sentiments dont j'ai parlé, soit que Notre-Seigneur vous les retire et qu'il se serve des contradictions du dehors ou de celles du dedans pour vous les faire heureusement échanger contre une vertu plus forte, n'ayez nulle inquiétude. Au-dessus de l'inconstance éternelle des sentiments humains, vous avez pour ne jamais défaillir, la force indéfectible de Jésus-Christ, Celui que rien ne lasse, que rien ne décourage, que rien n'arrête, Celui qui toujours aimé est aussi toujours prêt à répandre dans les siens l'effusion de sa divine charité. Quand la nôtre s'épuise, quand notre âme devient presque amère, quand l'ennui, le dégoût, la souffrance semblent nous avoir ôté nos forces, allons à lui, mes chères filles, laissons-le aimer en nous, abandonnons-nous à sa vertu, et Jésus qui a relevé son amour au-dessus de celui de nos mères, nous apprendra peut-être à ce moment le secret d'un dernier effort par lequel nous vaincrons les défauts de l'enfant.

Je dis mal, il nous apprendra bien plus, il nous apprendra qu'aucun de nos efforts ne doit être le dernier, et que le zèle pas plus que l'amour divin dont il descend ne dit jamais : C'est assez.)